

## La bd, un médium à connaître

Joseph A. Soltész

Number 70, May 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/45219ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Les Publications Québec français

### ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this review

Soltész, J. A. (1988). Review of [La bd, un médium à connaître]. *Québec français*, (70), 72–76.

# La bd, un médium à connaître



## La bd, le plus commode des livres?

*La BD  
se présente matériellement comme un livre,  
et c'est bien comme tel qu'elle est perçue  
par la majorité des enseignants.*

*Mais nous aurons à montrer  
que cette assimilation,  
qui semble aller de soi de prime abord,  
ne résiste aucunement à l'analyse,  
voire qu'elle doit être partiellement rejetée  
si on veut utiliser adéquatement la BD en classe.*

*De tous les livres,  
il arrive que c'est celui qui est le mieux présenté:  
quelles autres publications,  
dans ce format (21,5 cm par 30 cm généralement),  
avec, le plus souvent, une couverture rigide,  
offrent cette richesse de graphies,  
de couleurs et de texte tout à la fois?  
Seulement celles pour jeunes enfants  
et c'est sans doute la principale raison pour laquelle  
les adolescents passent si facilement  
et si progressivement des uns aux autres.*

**B**ien sûr, on ne peut pas généraliser et nous verrons qu'il y a des exceptions notables. Toujours est-il qu'il est vrai qu'une

**Joseph A. Soltész**

BD offre les mêmes caractéristiques qu'un livre. La taille étant généralement compensée par un volume moindre, l'une se transporte aussi facilement que l'autre. En conséquence, ça se lit et surtout se relit, partout et on peut se demander si la BD n'est pas plus proche des magazines, qu'ils soient pour enfants (*le Journal de Tintin, Spirou, Vidéo-Pressé...*) ou pour adultes (*Québec français, Châtelaine, Croc, Québec Science...*) Par le format et la présentation, certes: couleurs, graphies et texte. Et puis, ces publications sont destinées

à être parcourues en plusieurs fois. Mais, comme le livre, la BD conserve quelque chose d'éminemment durable. Hormis l'exception dont nous reparlerons, un album se collectionne dans une bibliothèque, avec les autres livres. Certains auteurs considèrent même que la BD peut, à la limite, devenir diaporama!

Et, quand il y en a, il est de tradition de refuser systématiquement les caractères d'imprimerie pour écrire, calligraphier, donc « dessiner » le lettrage.

Ces aspects purement matériels nous obligent à conclure que la BD n'est pas qu'une variante de livre...

## La bd utilise-t-elle des techniques cinématographiques

Jusqu'à tout récemment, la réponse était catégoriquement oui. Elle l'est toujours, puisqu'il est vrai que la BD recourt sensiblement aux mêmes éléments de cadrage que le cinéma: plan général, gros plan, plan américain, moyen, etc. Dans une page, il est possible de rendre des effets cinématographiques tel que le travelling. Mais, plus que sur les ressemblances, il y a lieu ici d'insister sur les différences: la couleur s'est définitivement installée en BD une vingtaine d'années avant le cinéma avec les premières refontes de *Tintin*. L'image BD n'est pas une image provisoire (comme l'est chaque photographie d'un film); c'est une image fixe, mais de format et de disposition de plus en plus variables, qui ne prend son sens que dans la mesure où — avec le texte qu'elle véhicule éventuellement — le consommateur la reconstruit dans la séquence que constitue la bande ou l'épisode. À cause de cette implication, de cette participation, les auteurs de BD peuvent jouer beaucoup plus abondamment et plus aisément avec certaines figures de style comme l'ellipse.

S'il est vrai que la BD s'apparente au cinéma par sa manière de traiter l'image, des rapports différenciés, voire presque inversés, doivent être établis en ce qui concerne le traitement sonore: la BD, longtemps essentiellement parlée ou muette, est récemment devenue « sonore»: si les paroles restent enfermées dans les phylactères (aussi appelés

bulles ou ballons), la trame sonore peut envahir une bonne partie du pictogramme. On voit alors des onomatopées (comme des crissements de pneu, des cocoricos,) être traitées très visuellement (format et types des lettres) pour produire l'effet voulu. On est loin de la période glorieuse d'Hergé où seul le dialogue dans des moments cruciaux (« ATTENTION ! », par exemple) était abordé de cette manière. On voit donc que, contrairement à la trame sonore d'un film, homogène, même en *stéréo Dolby*, la BD a tendance à séparer les divers éléments sonores.

C'est qu'elle les traite de manière *visuelle* puisqu'il n'y a pas de fragmentation des canaux : trame sonore et dialogues sont pareillement véhiculés, comme l'image, par des ondes rétinienne. Tout, dans une BD, se passe visuellement : le plus souvent, sur le papier (comme dans les livres !), mais aussi, occasionnellement, sur l'écran d'un diaporama et, de plus en plus, sur un écran vidéo. On est alors très près des dessins animés.

## Et si la BD était parente avec la TV

La réponse est indiscutablement : oui !, au moins depuis que McLuhan a démontré cette parenté. C'est que « la télévision, comme les bandes dessinées, suscite l'engagement réel du sujet ».

Pour commencer, le consommateur (je ne puis plus parler du lecteur — qui ne convient de toute façon pas vraiment à la BD — puisqu'il me faut un dénominateur commun aux deux médias ici en cause) doit reconstituer l'unité sémantique ou technique du média : en BD, c'est lui qui fait la jonction entre le vide qui sépare les cases ; en TV, les canaux *son* et *image* sont dissociés de sorte qu'il subsiste une confusion jusqu'au terme à employer pour décrire l'activité. Ne dit-on pas couramment : « Écouter la télévision », alors que « regarder » est tout aussi incomplet et que « visionner » n'a aucune chance de s'imposer ? Ceci tendrait à prouver que producteurs et réalisateurs, — au moins aux origines, et le terme se serait installé depuis, — n'ont pas vraiment compris comment fonctionne ce média qu'ils traitent encore comme si c'était du cinéma (canal visuel) ou de la radio (canal

sonore) : un bon exemple, les émissions *Café Show* du réseau TVA qui ne sont bien souvent que de la radio filmée<sup>2</sup>.

La même question se pose pour la BD, puisque ni « regarder » ni « lire » ne restituent fidèlement la réalité. Bien sûr, en BD, les choses sont peut-être plus simples, puisqu'il n'y a pas double « canalisation », sonore et



...ou plutôt avec la vidéo

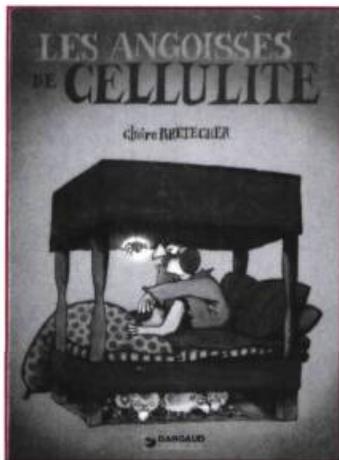
Avec le développement considérable de la vidéo, la même pression a joué sur les auteurs et les producteurs, les libérant qui de l'écran, qui de la case. Là encore, je crois que la BD a fait office de précurseur dans le traitement de l'image. Depuis 15 ans, au moins déjà, *case*, *bande* et *page* (phonème, morphème et phrase en BD ?) sont, à l'occasion, véritablement intégrées dans la démarche créatrice globale, avec pour conséquence qu'ils en forment des éléments significatifs.

S'ils le veulent, les auteurs peuvent insérer une case dans une autre, mises en abyme qui auraient été inconcevables du temps, si ordonné, d'Hergé. Alors que cinéma et TV sont prisonniers de la disposition horizontale de leur écran, la case BD peut se manipuler autant et aussi longtemps que les auteurs ont de l'imagination. Les dialogues, surtout les cris, peuvent crever l'unité de base qu'est la bulle pour déborder jusqu'à la seule vraie limite : la page. De tels effets sont difficilement concevables au cinéma ou à la télé où le son doit toujours être disposé aussi près que possible de l'écran. Il est vrai qu'avec l'effet *stéréo Dolby* on a cherché à donner une portée multi-dimensionnelle au son. Enfin, la BD est le royaume des « écrans multiples » qu'on n'a que peu revus au cinéma depuis les tentatives



visuelle. Qu'il s'agisse d'idéogrammes ou de pictogrammes, le canal est *toujours* visuel. De plus, jusqu'à tout récemment, il était soigneusement enfermé — comme la TV dans son écran — presque prisonnier de la case.

Ce n'est cependant pas ce qui explique, en dépit de tout, la remarquable homogénéité du médium BD.



ment satisfait. Contrairement aux séances de prises de vue cinématographiques où il est impérieux d'atteindre ce qui est requis dans la même séquence, on peut, ici, effacer, corriger, gommer, sur-imprimer et, partant, laisser un cours plus libre à sa créativité durant la réalisation.

La grosse différence dans le traitement BD/TV/Vidéo, c'est que la première n'a eu besoin que de l'imagination de ses auteurs : tout le reste se fait sur la table à dessin. Pour les médias électroniques, il a fallu attendre la quinquennalité technologique : on entre aussi difficilement dans une image cinématographique que dans une image TV ou vidéo. Mais comme il est facile de traiter une case ou une page ! C'est ce qui explique l'avance prise — une fois de plus — par la BD, médium direct, tant pour le créateur que pour le consommateur. C'est surtout vrai dans le domaine pédagogique où il n'est possible d'exploiter le médium qu'en BD : on peut changer le contenu des bulles, modifier la séquence des images... La seule limite est l'imagination des enseignants.

Dans *Croc*, un groupe d'auteurs qui s'appelle *les Stéréotypes* réussit à rendre l'ambiance des albums-photos de famille anciens grâce à des cases dentelées et irrégulièrement disposées (n° 67). Autre cas intéressant, extrait de *Titanic* : dans une BD de science-fiction à l'eau de rose, Favreau et Brisson réussissent à reproduire l'espace architectural multidimensionnel de l'an 3001 (n° 12).

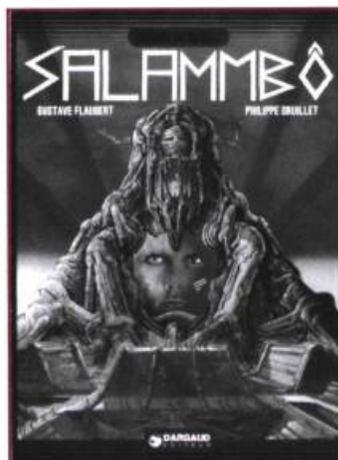
Encore l'effort doit-il être maintenu : dans bien des cas, le premier album d'une série se révèle un chef-d'œuvre de recherche et de créativité. Puis, au fil des publications, on sent l'essoufflement. Pourtant, les façons de crayonner, de dessiner, d'encre, de colorier, de cadrer... sont innombrables. Et, comme l'a montré Yves Lacroix au *Colloque de BD de Montréal*<sup>3</sup> à propos de la planche 24 de *Bois d'ébène* de François Bourgeon (la scène du viol), on peut tirer tant d'effets de cette variété. Ainsi Jean Teulé — un auteur pour adultes — « utilise » des photos dans ses BD.

La BD est de loin le médium qui se présente de la façon la plus uniforme, et surtout, sans ambiguïté. C'est sans doute à cela que nous devons le fait qu'elle soit si durable : des

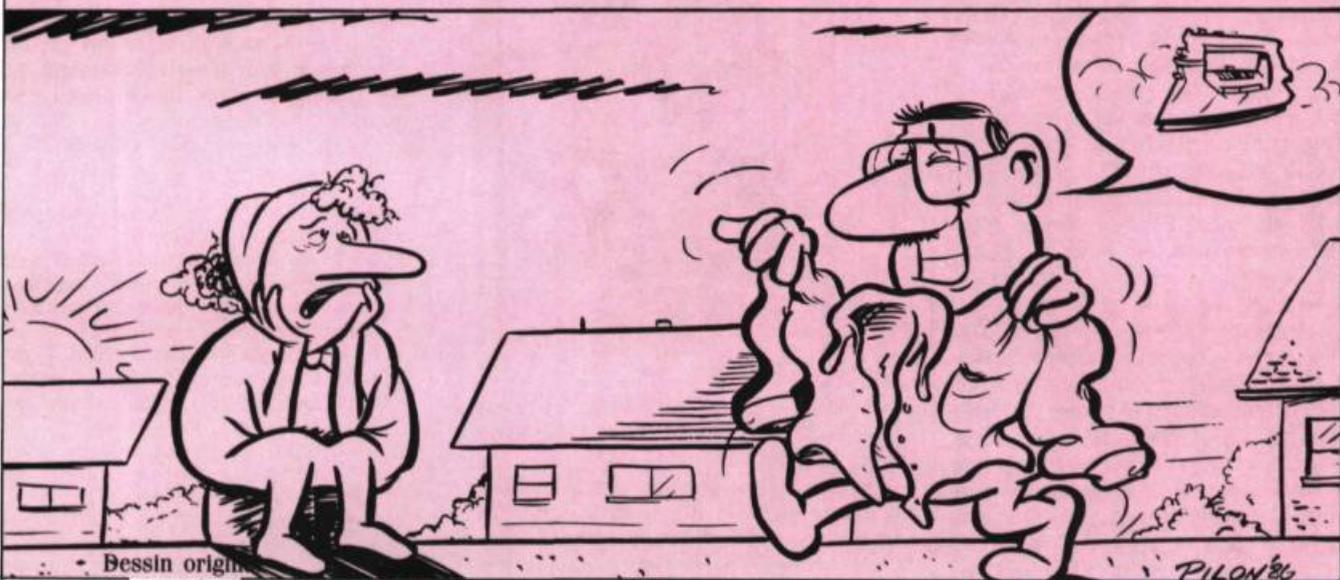


boulimiques d'Expo 67 et que la nouvelle technologie vidéo permet de remettre à l'honneur. Combien de fois ne voyons-nous pas la même séquence étalée sur plusieurs cases ? Trop coûteux au cinéma. Si facile en BD. À développer en vidéo. Mais l'essentiel reste que, depuis assez récemment en vidéo, depuis pratiquement toujours en BD, on peut jouer à la fois de l'iconique (les images) et du linguistique (le texte) et les « mixer » comme on veut.

La TV, en Amérique du Nord, a toujours été l'amalgame de deux entités distinctes : le commercial et le reste. Aujourd'hui, aux bonnes heures d'écoute, il y a véritablement deux médias dans une émission : les vidéos, crevant d'imagination et de créativité, et la TV, beaucoup plus traditionnelle. Certes, les premiers ont donné un regain de vie à l'aspect esthétique en même temps qu'au commercial : le réalisateur ne se prive pas de travailler et retravailler son *clip* jusqu'à en être entière-



Au 2<sup>e</sup> *Colloque de BD de Montréal*<sup>3</sup>, Benoît Peeters a illustré certains des faits propres à la BD dans les pages 24 et 25 de *Philémon, simbabba de batbad* de Fred (1974) et montré que, dans ces traitements nouveaux par rapport à la longue tradition bergéenne, certaines « tendances » pouvaient d'ores et déjà être dégagées.



• Bessin original  
reproduit  
avec l'aimable autorisation  
de l'auteur

PILONÉ



### La BD: un art « adulte »

Si cette remarquable cohérence de la BD est loin d'être confirmée dans la perception qu'en ont les enseignants par rapport à ce que consomment leurs élèves, voilà ce qui, à notre avis, explique que les premiers soient généralement pris au dépourvu lorsqu'il s'agit de la présenter aux seconds. Il faut s'en convaincre: si la BD doit, historiquement,

qui résiste encore... La BD est un enchaînement d'images». C'est sans doute la raison qui explique pourquoi pratiquement tous les intervenants dans le domaine préfèrent le quasi-acronyme BD à l'abréviation b.d.: il n'y a pas nécessairement *bande*, pas plus que dessin. On n'a donc pas à faire constamment référence à ces deux éléments.

C'est peu? C'est tant mieux! On a peut-être trop demandé à la BD d'être « une forme simplifiée de littérature<sup>1</sup> ». On admet enfin aujourd'hui qu'elle ne soit qu'elle-même. Mais, au lieu de réclamer aux créateurs de BD simplement une dédicace la prochaine fois que vous aurez la chance d'en rencontrer un, ne manquez pas de solliciter son avis sur le point suivant devant la phobie de la page blanche de l'écrivain, que dire de celle du dessinateur? La première ligne écrite, les autres, au moins, suivent. Pour l'auteur de BD, chaque page, chaque case doivent être construites. Et l'ensemble doit constituer un tout cohérent dans les limites spatiales imposées par le genre: bulles, cases, pages, format, volume.

La BD est sans doute un art très simple à concevoir. Mais il est très exigeant à réaliser. Dans la création comme dans l'enseignement.



beaucoup à d'autres arts, elle en est devenue un à part entière, avec ses caractéristiques et ses lois propres.

Mais, si on me demande ce qui caractérise si uniformément la BD, je me rangerai bien prudemment derrière Yves Frémion<sup>4</sup> qui en a soigneusement expurgé tout ce qui n'était pas nécessaire (chose imprimée; distrayante; rythmée; comportant du texte...): « Le seul point

1. Jean CAZENEUVE, *les Pouvoirs de la télévision*, Paris, Gallimard, 1970, p. 72.
2. Le succès colossal de *Passé-partout* s'explique en partie par le souci de traiter l'image adéquatement: ainsi, dans certaines circonstances, les comédiens ne fixent pas la caméra — comme on le ferait pour un public adulte — mais un point situé légèrement plus bas: par la force des choses, un enfant doit toujours lever les yeux sur son écran TV.
3. On peut se procurer ces actes de ce colloque en s'adressant à l'éditeur: Jacques Samson, 2262 rue Leclair, Montréal, Qc H1Y 3A7.
4. Yves FRÉMION, *l'ABC de la BD*, Casterman, 1983.
5. LES DICTIONNAIRES DU SAVOIR MODERNE: *la Communication*, Centre d'études et de promotion de la lecture, 1971 (article: bande dessinée).

émissions TV qui, il y a quelques années encore, défrayaient la page-couverture de *TV-Hebdo* (*la Petite Maison dans la prairie*, *Heidi*, *Goldorak*...) sont déjà en passe de devenir des objets de musée grâce au phénomène des reprises. En revanche, en BD, comme au cinéma, on a parfois atteint la « double génération»: les albums d'Hergé et consort continuent à se vendre, et à bien se vendre, paraît-il. À côté de cette littérature qui tombe généralement sous le coup de la loi française « sur les publications destinées à la jeunesse », s'est développé, surtout depuis la fondation du journal *Pilote*, un circuit parallèle, quoique non marginal, de publications réservées exclusivement aux adultes... Contrairement au cinéma, où la « double génération » se caractérise par des *remakes* avec des choix techniques nouveaux (*noir et blanc* contre *couleur*, *cinémascope*), en BD le choix de colorier ou pas reste une option de base dont éditeurs et auteurs font usage en toute connaissance de cause, sinon à bon escient.